

Structure boucle sonore

Patrice Loubier

Numéro 38, hiver 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/46970ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Loubier, P. (1988). Compte rendu de [*Structure boucle sonore*]. *Inter*, (38), 42–43.



STRUCTURE BOUCLE SONORE

L'installation de Clive ROBERTSON au Lieu se présentait d'emblée comme un dispositif de production où il y avait moins un objet à voir qu'une expérience à tenter. Une collection d'objets des plus banals — chaise, journal, outils, pots, bouteilles, etc. — se proposait au spectateur comme une occasion d'explorer des propriétés acoustiques généralement négligées dans la vie quotidienne, en improvisant une trame sonore inédite sur une boucle à déroulement continu.

On trouve ici un détournement ludique où l'intérêt des objets, déplacé, tient à leur possibilité sonore plus ou moins étendue, un détournement qui affecte aussi les sons produits, puisqu'indifférents et banals en eux-mêmes, c'est leur passage dans le médium et leur accumulation répétitive sur la boucle qui en faisait, peu à peu, une construction imprévisible au départ. L'économie du procédé passait donc par la promotion de ses éléments : la gratuité des gestes les plus élémentaires qui soient, frapper, secouer, frotter, qui s'avèrent une percussion toujours significative ; le bruit d'une chaise qui grince, d'un journal qu'on déchire ou d'un gros boulon qui tombe sur le plancher, autrement parasite et entropique, devient ici du sens ; la boucle récupère aussi bien l'accident que le son volontairement produit, puisque de toute façon elle les fait accéder à un ordre de grandeur supérieur qui les confond, la construction temporelle qu'elle effectue le déroulement séquentiel de la boucle.

figures de l'artiste et du public. Le spectateur en visite ne pouvait consommer d'« effets » esthétiques qu'à la condition de les produire lui-même, comme le résultat presque immédiatement perceptible et constamment modifiable de son propre travail. La faculté de créer est alors déléguée au spectateur, l'artiste se limitant à déterminer un cadre formel de production, la règle d'un jeu dont le spectateur explore les virtualités.

Ce projet ni plus ni moins que politique — substituer au mythe de l'Auteur l'utopie d'une communauté, égalitaire et innocente, de la production artistique — a révélé toute son efficacité le soir même du vernissage. Après une performance de ROBERTSON qui rompit pédagogiquement la glace avec l'œuvre, le public ne tarda pas à s'emparer des objets dispersés sur le sol et à s'agglutiner autour du micro, passant des mondanités du vernissage au tribalisme du happening, véritable démonstration anthropologique de la fête.

L'installation de ROBERTSON, en tant que dispositif, déplaçait d'un cran les

Patrice LOUBIER



Photos : François BERGERON